

Louise Hervieu

# MONTSOURIS



*véti*

Louise Hervieu

# MONTSOURIS

1928

Récit, série Matrimoine littéraire

© Les éditions des Véliplanchistes, 2025

Préface de Nelly Sanchez

# SOMMAIRE

Préface	6	Le parc Montsouris	45
Quelques mots de présentation	7	Le feu d'artifice dans la chambre	56
Souvenirs d'une enfance	13	Les noces au parc Montsouris	63
Étude sociologique d'un quartier populaire ?	17	Les amoureux du parc Montsouris	65
Étude de genre ?	21	Une nuit au parc Montsouris	68
<i>Montsouris</i>	26	La jeune Russe du parc Montsouris	71
Mon quartier. Vingt ans peut-être avant la guerre	27	L'avenue de Montsouris ou ceux qui savent comment passer leur dimanche	75
La Glacière et La Santé	36	Les ciels et les cheminées de Montsouris	78
		Les Fortifs	82
		Parc Montsouris-Place de la République, en voiture !	88
		La laitière de Montsouris et les pots cassés	95
		Le temps présent. Été 1928	101
		Le réservoir de Montsouris	106
		Le marchand d'oublis	109
		<b>Ours</b>	<b>112</b>

## *Montsouris,* une monographie à tiroirs

### Quelques mots de présentation

Cette préface pourrait débiter par cette plaisanterie : quel est le comble pour une artiste ?... Celui de « sortir du cadre ». Mais est-ce bien une plaisanterie lorsqu'il s'agit de Louise Hervieu ? Quel que soit le domaine dans lequel elle se distingue, celle-ci n'a jamais correspondu aux critères attendus de la part d'une femme. C'est peut-être ce qui lui vaut d'être oubliée par la postérité. Il convient donc de refaire les présentations.

Louise Hervieu est d'abord une artiste, d'origine normande, née en 1878. Fin des années 1890, son père ayant reçu son affectation de commis principal des Postes à Montrouge, la famille Hervieu s'est installée dans le 14<sup>e</sup> arrondissement parisien dans une maison qui semblait « posséder le parc [Montsouris] tout entier [...]. L'une [des] pièces le possédait même deux fois : dans le cadre de la fenêtre et dans la glace de la cheminée<sup>1</sup> ». Ils y vécurent 17 ans. Se révélant très tôt douée pour la peinture

---

1. Louise Hervieu, *Réminiscences*, Compagnie française des arts graphiques, 1946, p. 21-22.

et le dessin, Louise Hervieu est encouragée par son père et par ses enseignantes de Saint-Joseph-de-Cluny, figures évoquées dans *Montsouris*. Elle suit les cours du soir réservés aux jeunes filles et lorsqu'elle doit choisir une profession pour subsister, c'est tout naturellement qu'elle envisage l'enseignement du dessin. Ce goût pour la pédagogie se retrouve dans ses *Entretiens sur le dessin avec Geneviève* (1921) et la rédaction d'un ouvrage sur Toulouse-Lautrec demeuré inachevé. Mais son état de santé se détériorant, elle doit renoncer au professorat. Elle poursuit malgré tout, de manière épisodique, ses études artistiques à l'Académie Colarossi<sup>2</sup>.

Si ses premières peintures, exposées au Salon des indépendants, suscitent l'intérêt du public, sa première exposition personnelle, en 1910, est un échec. Elle abandonne la peinture et surtout la couleur au profit du dessin en noir et blanc, ce qui lui permet de se libérer des codes pour développer un style qui « est un langage de l'âme, une expression directe et spontanée. Extériorisation d'un état sensible, il est aux antipodes

---

2. L'Académie Colarossi (1870-1930), fondée par le peintre du même nom, est une académie mixte qui autorise les étudiantes à dessiner des modèles masculins nus et propose des cours de sculptures d'après modèle. Pour beaucoup d'artistes, elle est une alternative à l'École des Beaux-Arts de Paris jugée trop conservatrice.

des exercices classiques ou classicistes<sup>3</sup> ». À partir de 1917, elle fait partie des artistes régulièrement exposés à la galerie Bernheim-jeune. Son importance sur la scène parisienne se mesure sans doute à cet ouvrage collectif, *Le Livre de Geneviève* (1920), qui rassemble autour de ses dessins des textes de quelques-uns de ses amis comme Francis Carco<sup>4</sup>, Max Goth, Colette, Alfred Cortot. Cette même année, elle se distingue dans le monde de l'édition comme illustratrice des *Fleurs du Mal* (1920) et du *Spleen de Paris* (1922) de Charles Baudelaire. Son style atypique, sa personnalité séduisent et surtout interrogent. En 1925, Clément-Janin lui consacre un article pour définir son art au prisme du genre :

*Si l'on veut situer Louise Hervieu dans l'art de notre temps, on est fort embarrassé. Elle ne se rattache à personne. C'est une spontanée et une fantaisiste. [...] De toutes les femmes peintres, elle est sans conteste la plus singulière et la plus originale, mais c'est dans le bataillon des hommes qu'il faut la placer. Car son art, ni dans sa forme,*

---

3. George Waldemar, « Dessins récents de Louise Hervieu », *L'Amour de l'art : revue mensuelle*, 1<sup>er</sup> janvier 1925, p. 125.

4. Elle semble avoir entretenu une longue amitié avec l'auteur de *Jésus-la-Caille* (1914) avec qui elle échangea une nombreuse correspondance. Elle a réalisé une couverture pour *Petits airs* (1920) que l'éditeur ne conserva pas.



Entrée du parc de Montsouris signalée par une grille,  
14<sup>e</sup> arrondissement, Paris.

Photographe : Hippolyte Blancard, vers 1890.

Source : Paris musées, Musée Carnavalet, Histoire de Paris.

*Mon quartier*

*Vingt ans peut-être  
avant la guerre<sup>1</sup>*

Mon quartier d'enfance ! où se déroula le sort minuscule de deux petites filles. Près de Louissette en rotonde d'uniforme, la mine d'un pierrot dans son col blanc et rigide de pensionnaire, et qui se rendait à son couvent, une autre petite effigie en tous points semblable se pressait : ma sœur Mathilde.

C'est pourquoi on m'excusera de mes erreurs de proportions. Le quartier était plus grand d'autant que j'étais plus petite. Une seule fois dans l'année, j'en connaissais la mesure. C'était à la rentrée des vacances que nous passions en Normandie, dans une vaste maison de famille, où les pièces se prénommaient des « salles » et des « appartements » et méritaient ces titres par leur superficie. Notre appartement parisien aurait dansé dans une de ces « salles ». Les arbres que j'avais vus

---

1. L'ouvrage a été publié en 1928, il s'agit alors de la guerre de 1914-1918.

dispersés en un puissant désordre parmi la campagne, avenue Montsouris me semblaient rangés comme dans une boîte de jouets. Et le ciel de Montsouris apparaissait un peu restreint aux yeux qui s'étaient perdus en un ciel et une mer sans limite.

Dans ce temps-là, trop de terrains vagues faisaient de mon quartier un vague quartier. Les cochers de fiacre soupçonneux avaient l'air de chercher au fin fond de leur mémoire quand, place de l'Opéra, un honnête bourgeois leur demandait de charger pour ce lointain pays. Il fallait l'annonce d'un pourboire à la dimension de la tâche et l'assurance que si on était de la « périphérie » du moins on se tenait en deçà des fortifs<sup>2</sup>.

Nous faisons donc, gens de Montsouris, un peu figure d'enfants perdus. Il n'y avait pas de moyens de transport en commun pour nous mener à notre église montrougiennne, pas plus qu'à la mairie. Car, étant à la limite du quatorzième arrondissement, nous touchions le treizième, et le quartier de Montsouris jouxtait la Glacière, la Maison Blanche et la Santé. C'était un quartier sans frontières, mais du moins, un poste de police qui ne chômait guère était installé rue de la Glacière. Comme morceau de résistance : le Parc que limitaient

---

2. Abréviation de « fortifications » : désigne les enceintes qui entourent la ville de Paris.

les fortifs et deux rues embryonnaires, celles de Gazan et celle de Nansouty, et cette avenue Reille d'où je surveillais le parc.

Le ceinturer n'était pas chose impossible. En ce temps-là où on n'était guère « sport », des coureurs s'entraînaient à en boucler le tour. Ils attendaient le soir tombé, et, dans son ombre, leur peau des cuisses et des bras ainsi exposée émouvait les gens casaniers. N'importe ! tout se faisait quand même en ce quartier retiré, et les enfants aussi... qui ne restaient pas sans baptême. On les portait au sacrement ; plus tard ils y allaient de leur pied et dans la douce fierté des premiers communiant. Les seuls paresseux étaient les braves gens, las de la vie, mais pour jamais reposés, qui accomplissaient cette fois la route en voiture et, après un premier détour à l'église, gagnaient le cimetière.

Par la suite, en plein quartier de la Maison Blanche, on nous construisit une église à la mode de Byzance : Sainte-Anne, qui rallia tous les Bretons de la capitale. On y prenait soin d'eux jusqu'à confesser en breton bretonnant les marins en bordée sur cette plage de perdition et les filles aux légères coiffes envolées.

Si petites ! nous vîmes naître et grandir notre quartier. Enfants nous-mêmes, nous l'aimions comme un autre enfant. De blancs maçons présidaient à sa croissance.

Il était tout en larges avenues, la rue Gazan figurait une carrière avec, en contre-bas, les maisons de la rue de l'Amiral-Mouchez; et la rue Nansouty dévoilait ses flancs abrupts et crayeux. Des artistes qui aiment l'inviolé s'y établirent comme des robinsons<sup>3</sup>.

Puis, dans les premiers îlots de maisons s'ouvrirent, telles fleurettes au printemps, les « Vins Traiteur ». Car, dans l'ordre de la création, sitôt la femme tirée d'une côte de l'homme, des larmes de cette femme et d'un cartilage du gosier de l'homme naquit le bistro.

Le quartier se meublait.

Mais cette longue avenue de Montsouris où le vent vous prend à partie fut longtemps paralysée parce qu'elle est encombrée de la masse prodigieuse du réservoir des eaux de la Vanne, ouvrage symétrique dont le lierre seul peut gravir les pentes. Tandis que, lui faisant face, la voie du chemin de fer de Sceaux, juste à l'entrée du parc, aggravait son cas, avec le désordre et le relent d'une gare de marchandises.

À l'extrémité de l'avenue, la gare des voyageurs et son hémicycle où dormaient sur leur siège quelques cochers en station, figuraient un théâtre de province, légèrement

---

3. Désigne des personnes qui vivent seules dans la nature, à l'écart du monde.

culotté par la suie, sans rien du bruit offensant et de l'afollement des grandes lignes. De même, on y regarda longtemps, rue d'Alésia, avant de donner en vis-à-vis à des maisons bourgeoises, les murs sans fin de l'hospice de la Santé, que dépassaient parfois les clameurs des fous auxquels il est dévolu. Fous peut-être, mais moins insensés que nous !

Au point où se scinde le cours de l'avenue Reille, notre maison qui regardait le parc voyait aussi s'enfoncer un escalier aux degrés de pierre. La rue Lemaignan était au bas de la descente avec une grande fabrique, d'abord filature, puis imprimerie du *Petit Écho de la Mode*, qui m'habitua aux paysages d'usine et de cheminées.

À l'orée de cet escalier, un café-restaurant-guinguette, les après-midi de fête, débitait certaine galette étroite et longue sur des planchettes de bois. En carrefour, l'établissement était une cible pour les vents contrariais et poussiéreux qui saupoudraient la galette chaude et feuilletée. Un coup de ce vin qui tache le verre la faisait passer. Cependant, les clients stoïques croissaient et multipliaient à telle enseigne que leurs tables débordaient du trottoir jusque sur la chaussée. Le vin faisait couler la galette et la galette assoiffait et incitait à redemander du vin.

L'air de Montsouris avait aussi son prix. Si nous étions un peu perdus, du moins étions-nous persuadés de posséder le meilleur air de Paris ! C'était chose primordiale pour des gens débarqués de leur large province.

« Ouvrez les fenêtres pour prendre un bol d'air », disait mon père, comme il nous aurait proposé une tasse de bouillon. Après cela, si la petite fille dépérissait, c'était une erreur, voilà tout, et il n'était pas convenable de s'en inquiéter outre mesure.

Dans les quartiers opulents, l'homme est caché à l'homme par trop de blocs de pierre où, bien dessous son vernis, on ne retrouve pas la nudité de l'âme. On ne connaît pas les gens de sa maison ni ceux de son étage ; on ne se porte pas secours. On ne pressent pas le remuement de la vie. Un ennui distingué vous pèse sans qu'on en devine la cause. Tout s'y passe comme par magie, car il n'y a là que de riches oisifs et le nombre de leurs serviteurs diminue d'autant la tâche de chacun.

Mais dans mon quartier, j'ai vu l'homme attelé à sa voiture à bras et le licol au cou, soutenu par la même vinnasse qui l'empoisonnait. Je sentais qu'il aurait méprisé ma pitié. Cela donne de l'humilité aux mieux lotis !

Ces travaux sans espérance, ces fardeaux que rien de spirituel n'allégeait et qui surpassaient le pouvoir des forces humaines ne laissaient pas que de me frapper.

Et ces jeunes filles que j'avais vues pâles mais délicates comme des fleurs sauvages, et, comme elles, marquées pour un bref destin, un amour brutal, une première maternité les frustrait de leurs charmes que l'aisance eût prolongés. La pauvreté les jetait aux vénales amours. Les autres faisaient de pauvres mères haillonneses, écartelées entre l'homme et la marmaille. Car, parmi les pauvres, la femme est toujours d'un degré plus pauvre que l'homme.

J'ai vu à tous ces gens les défauts les plus naïfs de luxure et de gourmandise. Mais s'ils étaient brutaux, c'était sans préméditation et sans suite. S'ils étaient envieux de leurs voisins, ils ne pouvaient non plus les voir dans l'embarras et, quoi qu'ils se soient dit ou fait, ils auraient partagé, et, du reste, ils le faisaient, leur dernière livre de pain et leur dernier litron.

Ce quartier, en quelques-uns de ses aspects pis que pauvre, misérable et inquiétant, je l'aimais malgré quelque frayeur, et j'y aurai gagné l'amour du pauvre et du malencontreux. J'aurai appris à connaître l'homme qui n'est pas toujours inférieur à sa peine.

Dans ce quartier retiré, j'aurai, comme l'âne parmi ses landes de genêts et de chardons, trouvé ma nourriture spirituelle. De l'amour de mon quartier, je serai passée à celui du monde. Qui sait ? en y retournant, peut-être retrouverais-je celle que j'avais portée disparue : la petite fille en rotonde d'uniforme, avec le cœur d'un ange et des yeux qui ne cillaient pas quand elle voyait se joindre les amoureux du parc Montsouris.



Une pièce d'eau au parc Montsouris et une cheminée d'usine dans le fond, 14<sup>e</sup> arrondissement, Paris.

Photographe : Hippolyte Blancard, vers 1890.

Source : Paris musées, Musée Carnavalet, Histoire de Paris.

## *La Glacière et La Santée*

La rue de la Glacière était la plus passante du quartier. Des tanneurs en sabots de bois mal équarris et tabliers de cuir y débouchaient de leurs établissements à claire-voie où séchaient les peaux corrodées. C'étaient de braves gens, mais qui retenaient captive et polluaient la « Bièvre<sup>4</sup> ». On l'aurait suivie sous terre, honteuse dans la tristesse de ses eaux déchues, qu'on serait arrivé aux vieux bâtiments de la Manufacture des Gobelins, laquelle utilise encore ces pauvres eaux pour le nettoyage et la teinture de ses précieuses laines.

Des maisons blêmes, des jeunes filles pâles, la peau transparente et décollée comme une pelure d'oignon, des femmes mornes et grisâtres, d'autres les seins en plate-forme, leur marmaille par grappes pendue au jupon, des ouvriers maigres, « chtis », comme dit le peuple, emplissaient la vue des deux petites filles. Des « collidors<sup>5</sup> » sombres et fleurant la vieille crasse et l'urine avaient l'air de vouloir les happer quand elles passaient

---

4. Rivière, désormais enterrée, qui prend sa source à Guyancourt et se jette dans la Seine.

5. Corridor ; prononciation fautive prêtée aux personnages populaires.

à leur portée. Et les bars, nouvellement éclos, vernis comme des yachts et bruyants de lumière et de musique, semblaient des foyers contagieux de plaisir. Les filles de la Glacière chaloupaient avec leurs apaches<sup>6</sup>. Mais, souvent, on y dansait entre femmes et les hommes avec des grâces troubles enlaçaient d'autres hommes sur la plainte des mandolines, la musique des orgues foraines et la primeur des phonographes.

L'alcool ranimait les faces ternies, y creusait des abîmes et réchauffait le zèle des filles en tabliers qui gagnent les loisirs et la matérielle<sup>7</sup> de leur « homme ». Une résolution cynique s'étalait sur le visage des mauvais lurons qui tenaient des apartés tandis que leur faisaient face des souïlards bénévoles.

Personne n'est plus digne que l'ivrogne que son état éloigne des préoccupations communes, jusqu'à ce qu'il tombe ou qu'il veuille chanter.

Rejetée par le bar étincelant, une vieille soularde amuse le public : « C'est le vin qui parle », dit une femme. « Quand le commissaire la fera amener, elle en aura sur les ongles. » Bien avant Moscou, les filles de la Glacière

---

6. Bandit, malfaiteur qui, par le vol, l'agression ou l'assassinat, sévissait à Paris et dans les grandes villes ; individu peu recommandable.

7. Revenus nécessaires pour subvenir à ses besoins matériels.



Un train sur le chemin de fer de ceinture, dit Petite Ceinture, à Montsouris, 14<sup>e</sup> arrondissement, Paris.

Photographe : Hippolyte Blancard, vers 1890.

Source : Paris musées, Musée Carnavalet, Histoire de Paris.



Le palais du Bey de Tunis vu de trois-quarts au parc de Montsouris, 14<sup>e</sup> arrondissement, Paris.

Photographe : Hippolyte Blancard, vers 1890.

Source : Paris musées, Musée Carnavalet, Histoire de Paris.



Porte d'Arcueil, boulevard Jourdan, zone des fortifications,  
14<sup>e</sup> arrondissement, Paris.

Page suivante : Les Fortifications, porte d'Arcueil, en juin.

Photographe : Eugène Atget, 1899.

Source : Paris musées, Musée Carnavalet, Histoire de Paris.





# Les éditions des Véliplanchistes

Maison d'édition indépendante, éco-responsable  
et engagée, de littératures, arts, poésies, essais

editionsveliplanchistes.fr

Texte original : *Louise Hervieu*

Préface : *Nelly Sanchez*

Iconographie : *Paris musées, Musée Carnavalet*

Notes de bas de pages rédigées avec l'appui du CNRTL  
et du *Bob, dictionnaire d'argot*

Directrice de publication : *Laura Boisset*

Responsable libraires et diffusion : *Corentin Breton*

Récit. Série Matrimoine littéraire

ISBN : 978-2-492550-11-9

Dépôt légal : mai 2025

## Impression

Imprimé en France par ICN  
Zone industrielle des Saligues  
98 rue Louis Rabier  
64300 Orthez  
0559697780  
icn@imprimerie-icn.fr

## Papier

Olin regular extra white 100 gr

## Typographies

Abordage + Louise © Ange Degheest, Camille Depalle, Eugénie  
Bidaut, Luna Delabre, Mandy Elbé, May Jolivet, Oriane Charvieux,  
Benjamin Gomez, Justine Herbel (Velvetyne)

Agoestoesan © Adien Gunarta

Louis George Café © Chen Yining



1<sup>re</sup> édition

achevée d'imprimer  
à 100 exemplaires